



Jean-Pierre Rey

GUY
HOCQUENGHEM.
L'important,
c'est
de se raconter

LA REVOLUTION DES HOMOSEXUELS

** Il a fallu trois ans, après Mai 1968, pour que l'auteur de ce témoignage et d'autres hommes qui aiment les hommes osent lutter à la fois pour la liberté de tous et pour la leur*

Je m'appelle Guy Hocquenghem. J'ai vingt-cinq ans.

Un de ces soirs où, adolescent, je rentrai tard à la maison, en montant les escaliers sans trop faire de bruit, ma mère m'a surpris sur le palier. A travers la porte vitrée, dans la pièce voisine, je voyais mon père qui regardait la télévision. A brûle-pourpoint — on n'en avait jamais parlé — elle m'a demandé : « Tu ne serais pas homosexuel, au moins ? Tu n'es jamais avec des filles. » J'ai haussé les épaules, comme s'il s'agissait d'une supposition ridicule.

Il y a dix ans de cela : j'étais en philo, j'avais quinze ans, et depuis quelques mois j'avais une « liaison » avec un homme beaucoup plus âgé que moi. Lorsqu'il m'avait initié, j'avais éprouvé du plaisir. Je me sentais très fier. J'ai pensé : « Ce n'est arrivé à aucun de mes frères et sœurs. » Mais je n'osais plus rentrer à la maison : j'étais persuadé que « cela » se verrait et que ce serait le scandale. Mon ami m'avait rassuré : « Tu sais déjà qu'il y a des choses que tu ne peux pas dire à tes parents. Celle-là n'est pas différente. »

Il a commencé à me sortir, à m'emmener au théâtre. J'ai rencontré d'autres hommes qui me désiraient, et avec qui, quelquefois, j'ai couché. J'ai commencé à vivre deux vies séparées : je devenais un homosexuel.

Ma famille habitait en banlieue une maison de trois étages. Souvent ma mère me disait : « Viens parler avec moi », et nous montions dans sa chambre. Elle était professeur de lettres dans un lycée de filles. Elle avait eu dix enfants. Elle en avait perdu quatre en bas âge. « Tu ressemble à Nils », me disait-elle. De peu mon aîné, sa mort est l'un de mes premiers souvenirs : il s'est tué en tombant par-dessus la rampe de l'escalier. J'étais comme lui, paraît-il, « gauche » et « sensible ». Ma mère me parlait de lui et d'un frère à elle. Cet oncle ne s'était jamais marié. Socialement, il avait gâché toutes ses chances. Il était mort dans un accident de voiture. Il buvait. Aujourd'hui encore, quand elle me voit un verre à la main, ma mère me dit : « Tu finiras comme ton oncle. » Dans son esprit, Nils et lui étaient un peu les « manqués » de la famille. Ils étaient aussi ceux auxquels elle s'était le plus attachée.

Mes deux frères aînés sont mariés

et polytechniciens. J'ai une sœur médecin. Elle racontait à table des histoires d'opérations et de salle de garde. Mes parents s'en offusquaient un peu mais riaient quand même. Moi pas. Je plongeais le nez dans mon assiette. Je voyais le corps-objet de la femme, bâillant, découpé au scalpel : ce corps avec lequel on m'invitait à faire l'amour.

Les mathématiques

Mon père, toujours à son bureau ou le soir à regarder la télévision, ne parlait jamais de lui-même et peu des autres. Il voussoyait ma mère. Elle, aimant parler et exprimer ses sentiments, elle le tutoyait. Elle se plaignait quelquefois de son « égoïsme ». Il n'était pas sévère, mais méticuleux. Il nous obligeait, chacun à tour de rôle, à préparer le petit déjeuner familial. « Si je vous faisais confiance, disait-il, ce serait l'anarchie. » Il avait essayé de m'apprendre les mathématiques. Je n'y comprenais rien. Je sortais de son bureau en larmes : il m'intimidait. Je n'ai jamais osé lui poser des questions. A ma mère non plus.

Pourtant, mes parents n'étaient ni prudes ni puritains. J'aurais pu, je

crois, leur raconter que je désirais une fille et que je couchais avec elle. Ma mère m'aurait dit : « Fais attention ! » Mais je n'ai jamais été attiré par les filles. Avant même de savoir en quoi mes désirs étaient différents de ceux des autres et répréhensibles, la première chose qui me venait à l'esprit, lorsque je m'y livrais, c'est : « Que mes parents ne le sachent pas ! »

En seconde ou en troisième, avec un camarade de classe qui s'appelait Jean-Pierre, nous avons été dans le parc de Sceaux. Nous nous étions déshabillés et, couchés dans l'herbe, nous nous étions caressés. Jean-Pierre m'avait demandé : « Tu ne sais pas faire autre chose ? » J'avais répondu, très sérieux : « Si, si. Il y a certainement d'autres trucs. » Mais je ne savais pas quoi.

Ma sensibilité

J'avais depuis toujours l'impression que j'avais quelque chose à cacher à mes parents ; ne serait-ce que le fait d'avoir un sexe. J'aimais être malade. Ça me faisait manquer l'école, et ma mère m'installait dans sa chambre. Je me souviens de l'armoire, de la grande glace, de la coiffeuse. Ma mère venait prendre ma température, elle me faisait des remarques sur mon corps : « Tu es trop grand, tu es trop maigre. » Je me tournais sur le ventre. J'avais honte de mon corps. Mais c'est bien plus tard seulement, lorsqu'on a commencé à me traiter de « pédale », que ce sentiment s'est trouvé lié à mon homosexualité.

A quatorze ans, je discutais avec un copain que j'aimais beaucoup. Je l'admirais : il se débrouillait très bien en gymnastique, alors que, moi, j'étais très maladroit.

Brusquement, il a dit : « Toi d'abord, t'es une pédale ! » J'ai demandé : « Pourquoi une pédale ? » Il m'a répondu : « Parce que toi et Jean-Pierre vous allez dans le parc. » Je ne comprenais pas cette exclusion : je croyais que mes aventures étaient semblables à ses histoires de filles et que, si je cachais les miennes, lui ne racontait pas les siennes à ses parents. J'étais encore naïf.

J'ai changé de lycée : ma mère, qui voulait que je prépare Normale, pensait que je serais mieux en philo à Henri-IV. J'étais un peu l'excéntrique. A Henri-IV, l'hostilité s'est tout de suite cristallisée. La communauté d'une classe est faite de discussions sur les surprises-parties, des jugements qu'on porte sur les profs et des chahuts. Je n'aimais pas l'assurance qu'il fallait pour chahuter et les surprises-parties ne me disaient rien. J'y mourais d'ennui. Je n'arrivais pas à enfiler mon costume pour y aller. Pendant les récréations, je me tenais à l'écart. Je faisais des pitreries pour éviter qu'on ne me pose des questions. J'étais très malheureux et très préoccupé de moi-même.

NOTRE EPOQUE

J'écrivais mes « Mémoires » et, faute de comprendre le monde dans lequel je vivais, je cultivais ma sensibilité : j'étais un petit Rimbaud à la man- que, un mineur qui cherche à être détourné.

Un jour un peu gris de décembre, j'ai passé l'après-midi chez l'oncle d'un camarade. J'étais déjà venu le voir plusieurs fois, seul. Des intel- lectuels, des gens de gauche comme lui, j'avais souvent l'occasion d'en rencontrer chez mes parents. Pour- tant j'aimais l'entendre parler. Il était assis sur son lit. Moi, je restais près de la fenêtre, coincé contre le radi- teur, debout. Lorsque je suis venu m'asseoir à côté de lui, il a tiré les rideaux.

C'était en 1962, l'époque de la fin de la guerre d'Algérie. Les arbres de Paris étaient couverts de petites affiches : « On torture en Algérie. » Sur les photos, on voyait des Arabes nus.

Jusqu'à-là, j'étais si peu sûr de moi que je n'osais pas avoir d'opinion sur le monde. Mais X... me faisait parler de moi. Il m'avait appris que j'avais un corps. Il m'aidait à com- prendre où je me situais : en marge. En classe j'avais été chargé d'un ex- posé sur le racisme. Je m'étais servi de « la Question juive », de Sartre. Après j'avais été attaqué : « De toute façon, t'es juif. Ce que tu dis n'a aucune valeur. » Je l'étais bien peu :

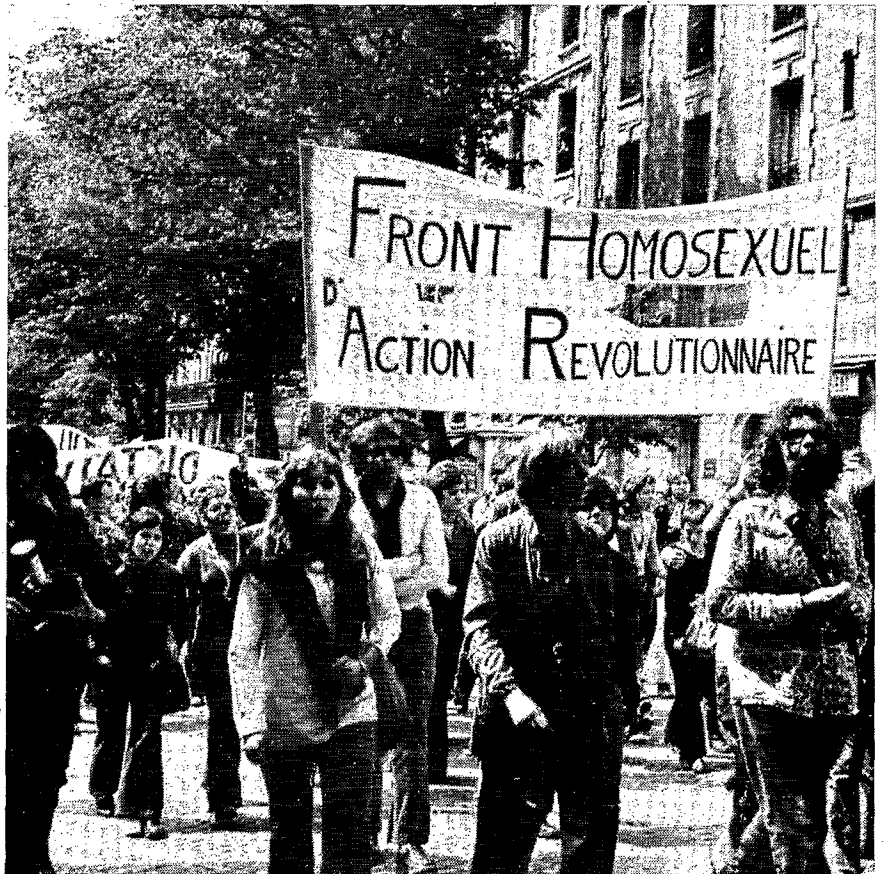
un grand-père seulement. Qu'impôr- te ! J'étais exclu par surprise : je ne m'attendais pas à tant d'agressivité.

Les camarades qui étaient inscrits aux Jeunesses communistes, peu nom- breux, un peu à part, formaient un clan.

La vie militante

Je suis entré « en politique » et je n'en suis pas sorti. Mais je me condamnais du même coup à mener encore une vie de dédoublé, une vie de schizophrène. D'un côté la vie militante, la révolution. De l'autre la vie affective, l'homosexualité. Et une hantise permanente : l'idée que ces deux mondes inconciliables se re- joignent. Si je partais en week-end avec des amis homosexuels, je ra- contais à mes parents que j'allais à un stage de formation des Jeunesses communistes, et à mes camarades de « cercle » que j'avais été voir ma famille...

Je m'interdisais toute affectation qui aurait pu paraître efféminée. Je méprisais les « folles », les homo- sexuels qui s'affichaient parce qu'ils n'étaient pas, comme moi, « politi- sés ». Etre un militant, un révolu- tionnaire, c'était ma façon d'être « normal ». Mais du même coup on m'obligeait à nier le fait que j'étais « pédé ». Si je n'ai jamais eu de liaison avec un autre militant,



Leonard Freed-Magnum

LE F.H.A.R. DANS LA RUE

« Vous n'acceptez que la sexualité « utile » ! »

Ne plus raser les murs

* En France, le Front homosexuel d'Action révolutionnaire est descendu dans la rue

Mai 1968 : Deux militants rédigent un texte-affiche signé : « Comité d'Action pédérastique révolutionnaire. »

Septembre 1970 : A la suite du nu- méro de « Partisans » consacré à la libération des femmes, un groupe de lesbiennes qui veulent s'organi- ser en mouvement révolutionnaire contactent le M.L.F. en tant qu'ho- mosexuelles.

18 février 1971 : Un certain nom- bre d'homosexuels se joignent à ce groupe de femmes autonome.

5 mars 1971 : Ce groupe mixte, qui n'a pas encore de nom, participe activement au sabotage du meeting Lejeune-Dienesch, « Laissez-les vi- vre », contre l'avortement, à la Mu- tualité.

10 mars 1971 : Salle Pleyel. Inter- vention du M.L.F. et d'homosexuels des deux sexes contre l'émission publique de Mérie Grégoire con- sacrée à « l'Homosexualité, ce dou- loureux problème ». L'estrade est

envahie et les orateurs s'enfuient sous les cris : « A bas les hétéro- flics » et « les travelos avec nous ».

Dans l'action, le Front homo- sexuel d'Action révolutionnaire trouve son nom. A partir de ce mo- ment, le Front s'organise et com- mence à agir : distribution de tracts dans les « boîtes » d'homosexuels, réunions aux Beaux-Arts, des grou- pes de travail et de réflexion se constituent.

Avril 1971 : Les membres du F.H. A.R. qui participent à la rédaction du journal « Tout » obtiennent qua- tre pages où ils peuvent s'exprimer librement dans le No 12 consacré à « la libre disposition de notre corps ». Après une large diffusion, les pouvoirs dits publics s' « émeu- vent » et le numéro est saisi.

1^{er} mai 1971 : Pour la première fois en Europe, les homosexuels, hommes et femmes, participent au défilé sous la banderole du F.H. A.R., entre le M.L.F. et les repré- sentants des C.A.L., faisant de la manifestation une fête. Ils ne veu- lent plus raser les murs.

Mai 1971 : Longue discussion qui se prolonge pendant plus d'une se- maine à la fac' de Vincennes (dé- partement philosophie).

Discussion également à Censier sur la sexualité, la famille, etc.

A la suite du numéro de « Tout » et de la manifestation du 1^{er} mai, le F.H.A.R. prend rapidement de l'ampleur, crée des comités de quartier à Paris et organise des sections en province, à Marseille en particulier.

21 juin 1971 : Le F.H.A.R. participe à la « Fête des mères » organisée par le M.L.F. à la pelouse de Reuilly.

Le même soir, une centaine de mi- litants se rendent à Tours pour participer à la journée anticensure et faire la fête. Le campus univer- sitaire est couvert d'affiches et d'inscriptions. Trois arrestations.

27 juin 1971 : Anniversaire de la fondation du Gay Liberation Front... Minimanifestation au jardin des Tuileries (chants et ventes de jour- naux) interrompue par l'arrivée massive de la police. Quatre inter- pellations.

Juillet 1971 : Participation du F. H. A.R. à la dernière fête des Halles.

[D'après « F.H.A.R., Rap- port contre la normalité », Editions Champ libre, 1971. Le premier livre révolution- naire des homosexuels fran- çais. Un document capital.]

ce n'est pas faute de l'avoir voulu. A cette époque, la vie d'un groupe politique était faite de censures : toute expression d'affectivité, même « normale », même hétérosexuelle, était exclue.

« Pas vraiment ? »

J'étais condamné au mensonge et à la dissimulation. J'étais plein de dévouement et de dévotion. Je pen- sais réellement : « On va d'abord libérer les Algériens, ensuite l'humani- té. »

On me demandait surtout de ven- dre « Clarté ». Mais la majorité du cercle était — déjà — opposition- nelle et gauchiste. Des militants ré- venaient de venir activement en aide au F.L.N. Des « pontes » du Parti des- cendaient régulièrement pour essayer de nous assagir. Le phantasme de l'exclusion planait sur nous. Mais je n'ai quitté le P.C. que trois ans plus tard, alors que j'étais normalien.

J'avais eu très envie d'entrer à l' « Ecole ». C'était un endroit mer- veilleux. Il réconciliait tout le monde. Mes parents, mes amis homosexuels et même les gauchistes de l'époque, tous étaient d'accord : l' « Ecole » était une institution dont il était honorable de faire partie. En plus, j'y serais payé.

J'ai été reçu en 1965. J'ai pratique- ment cessé toute activité universi- taire. Je n'ai jamais accepté de pré-

→
 senter l'agrégation. Lorsque j'ai demandé au directeur de l'École, Flacelière, l'autorisation de faire une année supplémentaire, il me l'a refusée : « L'Etat ne peut pas vous payer éternellement à le détruire. »

Au début, à Normale, je vivais avec Claude. Il est acteur et, par certains aspects, il me rappelait ma mère. J'étais fier de lui : c'était la première fois que j'avais une liaison avec quelqu'un de mon âge. A Normale, la seule personne au courant était la femme de ménage.

J'étais un responsable de l'U.N.E.F., j'écrivais des articles pour « Avant-Garde Jeunesse », le journal de la J.C.R. (la Jeunesse communiste révolutionnaire, groupe trotskiste dirigé par Alain Krivine), et j'essayais de convaincre Claude de faire de la politique. Mais, lorsque je sortais avec lui — c'est une chose que je ne reprocherai toujours —, si nous nous retrouvions par hasard à la même table que des camarades de la J.C.R. et que Claude prenait des intonations ou des attitudes par trop féminines, je lui filais des coups de pied sous la table.

Lors d'une réunion de l'U.N.E.F., des militants d'un groupuscule concurrent m'avaient attaqué publiquement : « La J.C.R. est une organisation petite-bourgeoise : il y a des homosexuels dans ses rangs. Tu sais bien ce dont on parle, Guy Hocquenghem ! » Je m'en étais tiré par une boutade. A l'issue de la réunion, autour d'un pot, un de mes meilleurs copains, qui était un des « chefs » de la J.C.R., m'a demandé : « Tu ne l'as pas, vraiment ? » Parce qu'en public, naturellement, il fallait dire : « Non. »

Mai 1968

Les moments où je voyais des homosexuels, où j'allais dans les boîtes de nuit, étaient des moments considérés comme « libres » : je militais beaucoup. C'était la seule activité par laquelle j'échappais au monde qui m'entourait. Cela revenait très vite à manipuler des recettes : préparer une manifestation, pondre un tract, écrire un texte. Je donnais gravement des leçons à la classe ouvrière. J'aimais monter à la tribune, prendre la parole, faire de beaux gestes. J'avais un désir certain d'être regardé, d'être désiré avec lequel je jouais comme gauchiste, et que je refusais comme homosexuel. J'essayais de temps à autre, en sous-marin maladroit, d'infléchir les débats vers les problèmes de la sexualité.

Lorsque Mai 1968 est arrivé et que l'occupation de la Sorbonne était déjà organisée, des copains ont tenté de créer un Comité d'Action pédérastique. Ils ont tiré quelques milliers de tracts, ils ont préparé huit affiches. Le lendemain, sept étaient déchirées. Le comité d'occupation de la Sorbonne s'inquiétait de la présence d'homosexuels autour des W.C. Cela risquait de « déconsidérer » le mouvement : au moment où l'on se croyait au sommet de la libération de tous les possibles, il y avait encore des aspects de notre vie qu'il n'était pas permis de faire apparaître.

« Dieu aime aussi les homosexuels »

* « Nous sommes des êtres humains, pas des malades »

1948 : Le rapport Kinsey. Pour la première fois, les homosexuels peuvent se compter. Ils sont plus nombreux qu'ils ne le pensaient : 4 % des hommes américains. Et 10 % reconnaissent avoir eu des aventures homosexuelles.

1956 : Le Dr Evelyn Hocker, psychologue californien compare trente homosexuels « normaux, déclarés », à trente hétérosexuels « sans problèmes particuliers ». Les premiers se sont aussi bien ajustés à l'existence que les seconds. Le rapport, officiel, est publié par l'Institut national de Santé mentale.

1961 : La ville de Los Angeles compte tant d'homosexuels que la police nomme un « agent de liaison » entre la « communauté des déviants » et les forces de l'ordre, Elliott Blackstone. Il est devenu — métier oblige — un des piliers des homosexuels à Los Angeles.

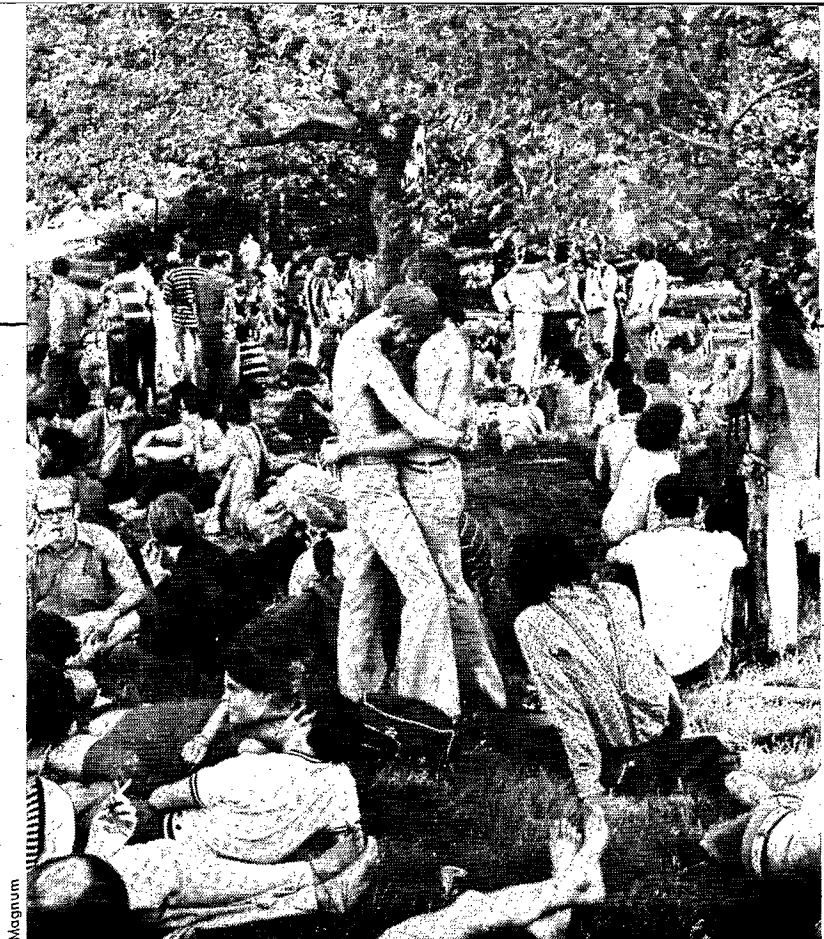
1968 : Le révérend Troy Perry, exclu de sa paroisse de Floride pour s'être déclaré homosexuel, fonde sa propre Eglise à Los Angeles, la Metropolitan Community Church. A son premier sermon, le 16 octobre, il a huit curieux. Aujourd'hui, il a plus de huit cents fidèles. Son Eglise a essaimé dans une vingtaine de villes. « Dieu aime aussi les homosexuels », prêche le révérend Perry. Il célèbre plusieurs mariages entre hommes par semaine.

Juin 1969 : C'est la prise de la Bastille, la « révolte de Stonewall ». Stonewall est un bar spécialisé de Greenwich Village. La police fait une descente de routine. Elle est reçue à coups de brique. Quelques semaines plus tard naît à New York le Front de Libération des Homosexuels, aujourd'hui remplacé par le G.A.A. (Gay Activists Alliance : Association des Homosexuels militants). Pour les homosexuels militants, la dernière semaine de juin devient fête nationale, la Gay Pride

tre. Si, après Mai 1968, il a fallu attendre près de trois ans pour qu'émerge un mouvement comme le Front homosexuel d'Action révolutionnaire (le F.H.A.R.), c'est en partie à cause de cet échec.

Le F.H.A.R. a été créé en mars 1971. Curieusement, le mouvement est né d'une institution homosexuelle très feutrée. « Arcadie » est un club privé, avec un bal hebdomadaire et des conférences d'information, où les gens viennent « draguer ». Un public assez bourgeois : pas mal de jeunes employés, quelques vieux homosexuels riches et une petite minorité de lesbiennes.

A ce moment-là, j'habitais une grande maison à Asnières. Nous vivions en commune. Nous ne nous étions pas fixé de règles. Seulement un but : l'évolution vers le communisme sexuel. Nous militions tous plus ou moins à Vive la Révolution. J'avais été exclu de la J.C.R.



Week (semaine de gloire des homosexuels). En 1971, elle est célébrée par une retraite aux flambeaux.

Octobre 1969 : Un rapport présenté à l'Institut national de Santé mentale demande la légalisation des rapports entre homosexuels adultes consentants. Acceptés en Grande-Bretagne depuis quatre ans, ils sont encore interdits dans quarante-cinq Etats américains. La condition des homosexuels fait la « une » de l'hebdomadaire « Time ». Les homosexuels sont de plus en plus nombreux à se déclarer tels. Surtout les jeunes : « Nous ne voulons plus avoir honte. Nous ne nous cachons plus. »

Printemps 1971 : Le mouvement a acquis sa vitesse de croisière. Les manifestations se multiplient : — A l'université du Minnesota, Jack Baker, 29 ans, est élu président de l'association des étudiants. Son programme : libération des homosexuels. En septembre, Baker « épouse » un camarade de promotion. Ils remplissent leur déclaration d'impôts à deux. Ils jurent de défendre la légalité de leur union jusque devant la Cour suprême.

— Washington : aux élections législatives partielles, le premier can-

didat à oser se présenter comme homosexuel, Franklin Kemeny, obtient 1 888 voix. Plus que le candidat du Pouvoir noir.

— Washington toujours : trente militants envahissent le congrès de l'Association américaine de Psychiatrie. Ils crient : « Vous êtes nos ennemis déclarés. Nous exigeons d'être traités en êtres humains, pas en malades. »

— Parution de la première histoire du mouvement : « The Gay Militants », par Donn Teal. C'est un best-seller.

— New York : mise au point d'une nouvelle tactique, le « zap ». Elle combine la marche et le sit-in. « Un zap nous fait plus de bien que six mois chez un psychiatre », dit un militant. La ville, débordée, dépose deux projets de loi garantissant aux homosexuels l'égalité devant l'emploi et interdisant la discrimination « pour pratiques sexuelles » en matière de logement.

— 31 décembre 1971 : Le magazine « Life », dans son numéro de fin d'année, consacre onze pages à la révolte des homosexuels et publie les prises de position des militants, célèbres ou non.

CATHERINE DREYFUS

à la rentrée de 1968 avec ceux qu'on devait qualifier un peu plus tard de « maos-spontex ». Depuis un an et demi, j'étais amoureux d'un garçon, Michel. C'était le premier militant à l'égard duquel j'avais eu une conduite de séduction caractérisée. Je l'avais connu à la J.C.R. Politiquement, il était d'accord avec moi. Mais il était hétérosexuel. A Asnières, il était avec une fille que j'aimais beaucoup. Je bataillais dur contre le couple, « relation exclusive », et, après avoir discuté jusqu'à quatre heures du matin, je les regardais monter se coucher. Je montais à mon tour, ou j'allais draguer dans les boîtes. Je me détachais progressivement de la commune.

A trois ou quatre reprises, les filles d'« Arcadie » ont cherché à me faire venir à leurs réunions. D'abord j'ai pensé : « Encore du folklore ! » Et puis je me suis décidé à y aller. J'ai débarqué dans une petite cham-

bre où il y avait une trentaine de personnes. La réunion avait commencé. Il y avait là des homosexuels assez âgés, un peu « folles », comme je n'aimais pas en fréquenter, et des lesbiennes. C'était la première fois que j'en rencontrais. Tout le monde racontait sa vie, ses rêves, ses désirs, avec qui, comment et pourquoi il couchait. Et comment il le vivait. Je ne connaissais personne : j'ai commencé à faire comme les autres. Souvent j'avais été dans les boîtes de pédérastes pour me faire draguer. Je n'avais jamais osé en discuter. Là, brusquement, j'étais de plain-pied, et le raconter ne tirait plus à conséquence. Certains avaient été aux Etats-Unis et avaient vu ce qu'était le Gay Liberation Front. Ils rêvaient un peu de faire la même chose en France. J'avais eu envie de raconter mes premières expériences homosexuelles à la suite de la publication dans le premier numéro de « Tout » d'un

texte de Huey Newton qui défendait politiquement les mouvements d'homosexuels américains. D'autres, à la réunion, l'avaient lu. Ils avaient même écrit au journal à ce propos.

Aux deux réunions suivantes, le petit groupe s'élargissait. A la troisième, j'ai lancé : « Faisons une série de textes pour raconter ce que nous avons vécu. Je travaille à un journal gauchiste qui s'appelle « Tout », ce sont des types assez ouverts, je les connais bien, je pense qu'ils accepteraient de les publier. »

On avait envie de crier publiquement ce qu'on faisait, ou plutôt ce qu'on était. Un texte m'a particulièrement frappé : un garçon racontait comment, à quinze ans, il avait eu sa première expérience sexuelle avec un Arabe. C'étaient les textes, précisément, que nous n'aurions jamais osé écrire. Pas seulement parce que nous en avions honte, mais parce qu'avant nous aurions pensé qu'ils ne pourraient intéresser personne.

Lorsque je les ai lus au comité de rédaction, j'étais nerveux, sur la défensive, je regardais les visages autour de moi. J'avais l'impression de me déshabiller devant les autres, tout en me demandant : « Est-ce que, politiquement, je vais être bien ? » En fait, il n'y a pratiquement pas eu de débats. On avait annoncé dans le numéro une réunion régulière aux Beaux-Arts, le jeudi à vingt heures. A la première, nous étions une trentaine. Le jeudi suivant une centaine, et, au moment des départs en vacances, un millier. On est venu nous trouver. On a reçu des centaines de lettres. On en reçoit encore. Nous nous retrouvions, sans l'avoir voulu, à la tête d'un mouvement. C'était le succès inattendu, l'explosion.

Pas de chefs

Maintenant, je pense qu'on a eu raison de déclencher les choses ainsi : simplement en se racontant. Sans même parler particulièrement de libération. Dans les assemblées, chaque jeudi, les gens s'embrassent, s'abordent. La nécessité d'un contact physique est même devenu un rite : en se désirant, on ne détourne pas le sens de la réunion.

Depuis six mois, je vis presque continuellement avec des amis qu'avant la création du F.H.A.R. je n'aurais même pas fréquentés parce qu'ils ne sont pas « politisés ». J'étais un petit chef gauchiste. Encore maintenant, il arrive que des copains prennent le goût du pouvoir : ils se mettent à tenir des discours pendant les réunions. Ça n'a aucune prise sur la réalité. Les gens se mettent à chahuter ou fichent le camp dans une salle à côté. Pour qu'il y ait leadership, il faudrait qu'on en ressentisse l'utilité. Or, au F.H.A.R., actuellement, l'essentiel des « tâches militantes », qu'on le veuille ou non, c'est de se voir et de se parler. Et lorsqu'on a passé toute la nuit à discuter avec des copains et que, pour finir, l'un d'entre eux vous fait remarquer qu'on le désire sans avoir osé le dire, l'idée de leadership perd tout sens.

De toute façon, à huit cents, dans les assemblées générales, on ne

peut pas prendre de décision. On ne peut qu'échanger des informations ou écouter les témoignages, souvent importants, que les gens apportent. Après, pour mener une action particulière, on se retrouve éventuellement à quelques-uns. On a souvent été distribuer des tracts dans les boîtes et entamer la discussion. Mais aujourd'hui, le F.H.A.R., comme les autres groupuscules gauchistes, est en état de demi-crise.

Moi, je me suis marginalisé. Je gagne peu d'argent. Je fais des petits travaux littéraires et je donne quelques heures de cours à Vincennes. L'homosexualité, c'est ce par quoi j'ai été opprimé. Il m'est impossible de centrer différemment mon combat.

A titre personnel

Pour la première fois, j'ai évoqué librement cet aspect de ma vie il y a quelques jours avec mes parents. Ils ne désapprouvent pas que j'en parle publiquement. Pourquoi ai-je accepté de parler ici ? Bien sûr, la parole sur l'homosexualité n'est pas libre (« Tout » numéro 12 a été saisi ; le livre du F.H.A.R. risque l'interdiction) ; même ici, je ne peux et ne veux pas tout dire. La honte de nous-mêmes commence aux parents, continue avec les amis et les camarades.

Pour vous, l'homosexualité est un problème marginal. Et pourtant, vous subissez tous la manipulation des désirs, vous l'imposez à votre tour à vos enfants : vous n'acceptez que la sexualité « utile » — la famille hétérosexuelle reproductrice. Et dont les femmes sont les premières victimes.

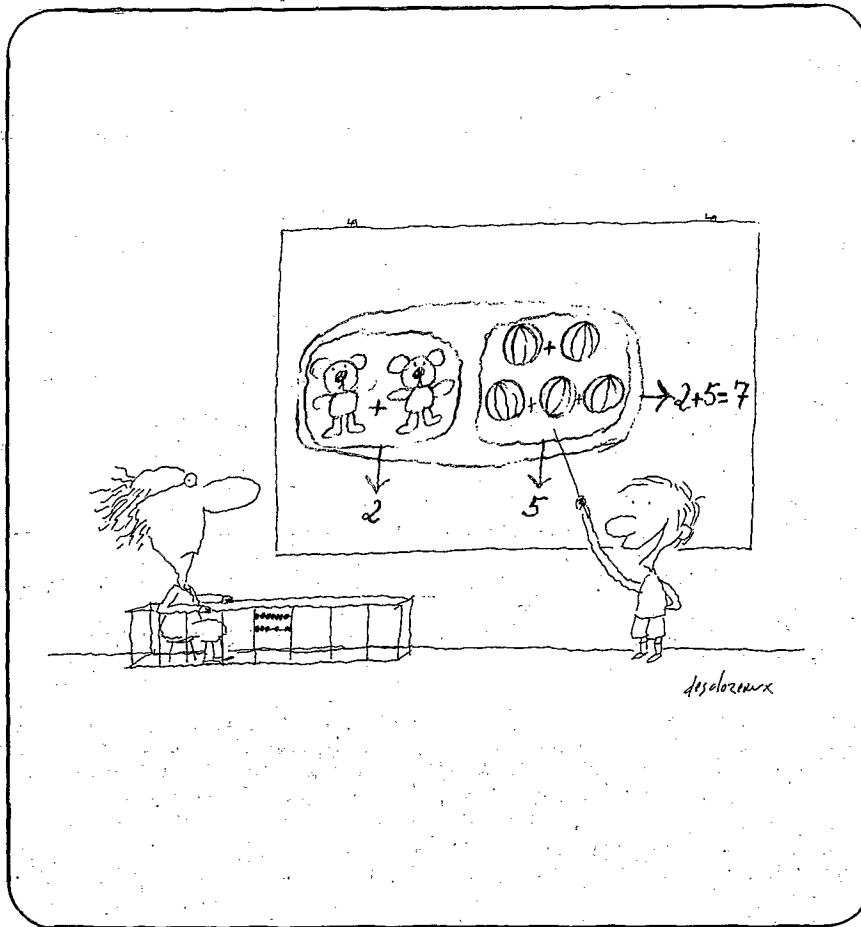
Ceux qui sont venus au F.H.A.R. — peu nous importe d'ailleurs de revendiquer un sigle — veulent détruire des oppressions d'autant plus odieuses qu'elles se dissimulent au sein de la vie privée. Nous ne nous sommes pas organisés pour rétablir entre nous le culte d'un groupe révolutionnaire parmi d'autres. Comme groupe politique nous fonctionnons plutôt mal. Nous ne sommes pas centralisés, nous ne sommes pas à l'image des groupes gauchistes. Nous n'avons pas de cartes, de président, de représentants (je parle ici à titre purement personnel). Nous n'avons aucune leçon à donner, aucune consigne à transmettre.

Nous disons simplement : pourquoi ne supportez-vous pas de retrouver chez un homme les attitudes, les désirs et les comportements que vous exigez d'une femme ? Ne serait-ce pas que le désir de dominer les femmes et la condamnation de l'homosexualité ne font qu'un ? Nous sommes tous mutilés dans un domaine que nous savons essentiel à nos vies, celui qu'on appelle le désir sexuel ou l'amour.

Certes, le Pakistan ou les usines, c'est plus important. Mais à poser les priorités, on diffère toujours d'abord les problèmes sur lesquels on peut agir immédiatement.

Alors, on peut commencer par essayer de dévoiler ces désirs que tout nous oblige à cacher, car personne ne peut le faire à notre place.

Propos recueillis par
FRANÇOIS PAUL-BONCOUR



Enseignement

$$6+8=2$$

* Faut-il choisir les oiseaux blancs et les sacs de billes des modernes ou s'en tenir à la bonne vieille table de multiplication ?

Un jour que vous étiez affalé dans votre fauteuil, votre fils est entré. Avec à la main un livre plein d'oiseaux blancs, de chapeaux melons et de dessins étranges : un manuel de maths modernes. En bon père de famille, vous avez essayé de résoudre le problème qu'il n'arrivait pas à faire. En vain. A la fin, il vous a regardé froidement et vous a demandé : « Dis, de ton temps, trois fois quatre, ça faisait combien ? »

Ce lundi, dans l'émission télévisée de Jean Lallier et de Monique Tosello consacrée aux maths modernes (1), les parents verront des enfants « s'amuser » à faire des mathématiques. Beaucoup en seront surpris, voire irrités. Ce n'était pas comme ça de leur temps. Mais, aujourd'hui, les maths modernes ne se contentent plus de creuser le fossé entre les générations, elles jettent le trouble dans les lycées. Dans le secondaire, les conseils de classe dressaient le mois dernier le bilan du premier trimestre. Partout ou presque, ils ont mis en lumière les difficultés rencontrées par le nouvel enseignement des mathématiques. Beaucoup d'élèves — pour qui les maths modernes ont été, en sixième puis en cinquième, un jeu aussi drôle qu'un autre — perdent

le pied en quatrième. La plupart arrivent désarmés devant les programmes de physique des classes supérieures qui exigent une bonne connaissance des maths classiques.

Physiciens et mathématiciens en ont profité pour reprendre la querelle qui les oppose depuis toujours. « Les physiciens sont inquiets », dit Alfred Kastler, prix Nobel de physique 1966, parce qu'ils craignent que les maths modernes limitent l'importance des sciences expérimentales. Plus crûment : qu'elles écrasent la physique, la chimie et la biologie. Il y a deux ans, on supprimait aux physiciens une heure en classe de seconde pour la donner aux maths modernes. On leur dit qu'on la leur rendrait en terminale. La promesse n'a pas été tenue.

Des cobayes

« Ce qu'il faut », dit Michel Hulin, professeur de physique à Paris-VI, ce n'est pas supprimer les maths modernes mais réintégrer la géométrie dans l'enseignement des mathématiques. La réforme risque, en effet, d'éliminer un certain nombre de disciplines. L'habitude du calcul, par exemple, est en train de disparaître. »

« C'est vrai, en calcul, on est complètement perdu. Alors, on en fait

(1) « Portrait de l'univers », à 22 h 10, sur la 2^e chaîne.